**Zeitschrift:** Studia philosophica : Schweizerische Zeitschrift für Philosophie = Revue suisse de philosophie = Rivista svizzera della filosofia = Swiss journal of philosophy

**Herausgeber:** Schweizerische Philosophische Gesellschaft

**Band:** 51 (1992)

**Nachruf:** Fernand Brunner (1920-1991)

**Autor:** Gagnebin, Charles

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 03.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

# In Memoriam

Studia Philosophica 51/92

## *Fernand Brunner (1920–1991)*

Historien de la philosophie et métaphysicien

Dans sa bienveillance, le comité de la Société suisse de philosophie me prie d'évoquer le trajet intellectuel que Fernand Brunner a parcouru. Je le fais très volontiers, animé par une reconnaissance envers lui, inséparable de l'amitié qui nous a unis dès novembre 1939 jusqu'à sa mort survenue sans agonie, le 1er novembre 1991, à Cortaillod (NE).

Trois traits de la personne de F. Brunner ont fait de lui un découvreur, l'acuité de son intelligence, l'audace et un désir inextinguible de savoir. Il faut y joindre un sens du travail intellectuel précocement acquis et si fort qu'il s'y est consacré comme à une vocation à laquelle il a subordonné toutes ses autres activités. C'est à Lausanne qu'il est né le 8 octobre 1920 dans une famille pratiquant le protestantisme avec autant de conviction que d'esprit de liberté. Ses ascendants ont été des hommes d'action en sorte qu'il a dû frayer lui-même sa voie dans le large éventail des études, puis de la recherche. S'il lui a fallu prendre ses distances à l'égard de sa famille dont la tournure d'esprit pragmatique ne répondait pas à ses aspirations, il ne s'en est pas écarté longtemps, resserrant assez vite les liens de famille auxquels il tenait beaucoup, allant jusqu'à souhaiter être enseveli à Lausanne dans la tombe où reposent ses parents.

Ses études, il les a faites d'abord à l'«Ecole nouvelle» de Lausanne où son professeur de grec a éveillé en lui une prédilection pour les poètes tragiques Eschyle, Sophocle, Euripide. A l'université, c'est René Bray, professeur de littérature française, qui l'a formé à la méthode historico-critique de l'analyse des textes. Le philosophe Henri-Louis Miéville, chercheur inlassable devenu fichtéen, a donné des cours sur les *Ennéades* de Plotin et la phénoménologie de Husserl qui l'ont amené à entrer dans ces deux philosophies. Ce qui caractérise ses études universitaires (1939–1942), c'est la vive tension intérieure qu'il a éprouvée entre son enthousiasme pour les lettres suscité par les tragiques grecs et cinq poètes français – Baudelaire, Rimbaud, Mallarmé, Claudel et Valéry – d'une part et, de l'autre, son intérêt pour la philosophie. L'attrait de

la vérité devait l'emporter à la suite de trois expériences décisives. La première, inscrite en lui dès sa jeunesse, apparaît avec l'inquiétude humaine, l'incitant à poser la question fondamentale et lancinante: quel est le sens de la vie humaine et de la mienne en particulier? Ce fut ensuite, en cours d'études, la lecture du *Phédon* de Platon: comment est-il possible qu'un philosophe demande que notre âme se livre en pleine vie à «un exercice de la mort» (*Phédon*, 81 a) et qu'en cela se résume l'activité de philosopher? Conjointement: comment soutenir la perspective de l'immortalité de l'âme et de la réalité des Idées dont «la forme est une en soi et par soi» (78 d)? Dans le même texte, F. Brunner est frappé par la critique platonicienne de la «misologie» (89 d) qui le vaccine pour toujours contre l'aversion envers la raison ou même son abdication. (N'en concluons pas qu'il adhère au rationalisme.) Son attachement au *Phédon* se maintient, puisqu'en 1986 il choisit, pour répondre à l'invitation de Pierre Hadot de faire une leçon au Collège de France, d'expliquer le dernier argument de ce dialogue en faveur de l'immortalité de l'âme. Le troisième événement qui l'invite à pencher pour la philosophie, est sa rencontre personnelle avec Arnold Reymond dont il suit le cours d'introduction aux problèmes philosophiques. Ce maître, spécialiste de la logique et de l'épistémologie, librement inspiré par Descartes, savait entretenir l'accord entre l'irremplaçable progrès des sciences et la spécificité irréductible de la philosophie autant que de la religion. Il a donc confirmé F. Brunner dans les orientations principales que celui-ci avait conquises par lui-même. Quand à l'automne 1942 il obtient sa licence ès lettres rehaussée par l'attribution du «Prix Folloppe», il est décidé à se concentrer sur la philosophie; il s'y voue avec un élan de son intelligence qui entend pousser ses ressources le plus loin qu'il lui est possible sans ignorer qu'elle a des limites. A ce moment-là, il est déjà entré en contact avec le sculpteur Franz Simecek dont l'oeuvre a remis en évidence la signification symbolique des formes sensibles et dont le rayonnement l'a marqué de son empreinte. D'autres amis l'initient à la tradition d'un ésotérisme d'après lequel une révélation divine primordiale se trouve à la source des religions existantes; encore faut-il que le discernement personnel la reconnaisse. Sans abandonner l'instance de la raison, F. Brunner rompt dès lors aussi bien avec le rationalisme expérimental inhérent aux sciences qu'avec l'irrationalisme diffus dans plusieurs expressions de la foi protestante et dans la psychanalyse de Freud. S'il aborde celle-ci de près par les textes et à l'aide des travaux de Roland Dalbiez (1936), il se tiendra en fin de compte à l'écart de la doctrine freudienne. Peu de temps après sa licence, il prend l'initiative d'étudier Leïbniz, d'abord dans un recueil d'«oeuvres choisies» par Lucy Prenant (1940) où le *Discours de métaphysique* de 1686 occupe la place centrale d'une première

synthèse avant la *Monadologie* de 1714, puis surtout dans les sept tomes édités par C.–J. Gerhardt, *Die philosophischen Schriften* de G.W. Leibniz.

Sur proposition de René Bray, F. Brunner bénéficie immédiatement après la guerre d'une bourse d'études du gouvernement français et séjourne à Paris de 1945 à 1948 comme candidat au doctorat ès lettres. Il soutient ses deux thèses en Sorbonne le 19 mai 1951. Entre-temps, il est devenu directeur de la Fondation suisse de la Cité universitaire de Paris (1949–1954).

La thèse principale sur Leibniz a pour objet de déterminer dans un souci d'exactitude la plus fidèle possible aux textes illustrant l'histoire de la philosophie occidentale, «la signification historique» de la position leibnizienne. Admettant avec Leibniz que toute philosophie est un point de vue sur l'univers, F. Brunner distingue deux orientations principales: la première est très explicitement représentée par Platon. Face au changement sempiternel du monde sensible, l'auteur du *Cratyle* se tourne vers la permanence et l'identité des Idées-formes au-dessus desquelles réside l'immuable Bien divin (cf. *Rép.*, VI, 509 b). Au contraire, Kant estime que «toute connaissance des choses tirées uniquement de l'entendement pur ou de la raison pure, n'est qu'illusion; il n'y a de vérité que dans l'expérience». Parmi la multitude des points de vue deux perspectives primordiales se dessinent: l'une remonte à l'Etre véritable et tente de situer le monde à partir de son origine première: elle prévaut sous des modalités diverses, à l'exception des atomistes, au cours de l'histoire de la pensée grecque, puis patristique et médiévale. L'autre direction issue de Galilée et de Descartes, préfigurée déjà dans le nominalisme médiéval, tend à prédominer à partir du XVIIIe siècle et progresse dans le champ de la connaissance expérimentale du monde. Kant se situe au tournant de ces deux grandes avenues. Et Leibniz? En un puissant effort de synthèse, il procède à une conciliation de thèmes «anciens» (tirés des ensembles doctrinaux platonicien, aristotélicien, augustinien, thomiste, scotiste) et de thèmes «modernes» accrédités par Galilée et Descartes. Cet équilibre savant apparaît à F. Brunner dans huit points de doctrine; ainsi celui de la possibilité: Leibniz soutient en même temps que dans l'infinité de son entendement Dieu connaît les essences et les existences comme possibles avant de les rendre réelles; et que leur possibilité se définit *aussi* par l'expérience humaine capable de conclure à leur existence en ce monde au moyen, par exemple, d'instruments optiques (microscope, télescope). Un autre point se présente avec la vision du sensible comme étant de l'intelligible à l'état confus. (Il y a là un rationalisme.) La même harmonie, F. Brunner la repère encore dans d'autres théories leibniziennes sur «le choix de Dieu», la matière et le corps, l'espace et le temps, le phénomène, la substance, la raison et la foi chrétienne. Il en tire la conclusion que le système

leibnizien réunit effectivement les sciences modernes (secondes) et la science de Dieu (première) en une harmonie nouvelle dont la réussite de fait reste pourtant momentanée. Le rationalisme qui l'envahit, plus soucieux de démonstration que d'élévation spirituelle donnant le premier rang à l'Etre premier, l'éloigne de la *philosophia perennis* que pourtant Leibniz estime renouveler.

La thèse complémentaire est une traduction du livre III de la *Source de vie* d'Ibn Gabirol, philosophe juif espagnol du XIe siècle se rattachant au néoplatonisme: il admet que les Idées-formes résident en Dieu comme les raisons par lesquelles le Créateur suscite les êtres du monde à l'existence. Il médite jusqu'à envisager l'existence de substances simples ou spirituelles intermédiaires entre Dieu et les corps. Son originalité consiste à placer en Dieu en même temps qu'une «forme» universelle une «matière» universelle à laquelle il donne souvent la primauté.

La triple exigence de véracité historique, de cohérence rationnelle et d'élévation métaphysique conduit F. Brunner à rechercher le dialogue avec plusieurs philosophes parisiens parmi lesquels il importe de nommer René Le Senne (dont il est devenu un intime), Jean Nabert, Léon Robin, Emile Bréhier, Etienne Gilson, Henri Gouhier, Maurice de Gandillac, Georges Vajda, Vladimir Lossky, Paul Demiéville et surtout Martial Gueroult dont il appréciait la vigueur intellectuelle; par la suite, il a entretenu avec lui des relations très amicales. Il met ainsi ses propres positions à l'épreuve de la discussion, celles-là même qu'il développe dans *Science et réalité* (1954).

Ce livre d'une clairvoyante intrépidité procède à une réhabilitation de la métaphysique «ancienne» (platonicienne, néoplatonicienne, puis médiévale) et confronte celle-ci aux sciences modernes ainsi qu'à la phénoménologie husserlienne telles qu'elles sont généralement comprises. Il explicite plusieurs présupposés des sciences de la nature, en particulier la mathématisation de l'espace et du temps et la réduction de la matière à une énergie mesurable où dominent le contrôle et la vérification. Il ne récuse ni la recherche scientifique ni ses résultats, mais *les conceptions des sciences* qui entendent se passer de l'enracinement premier en Dieu, seule vérité absolue. Puisque l'homme ne saurait se dispenser de recourir à l'absolu, mieux vaut reconnaître, du point de vue d'une pensée soucieuse de vérité, l'Absolu de Dieu plutôt que d'absolutiser un terme relatif au monde ou aux hommes. Disons seulement ici que cet ouvrage audacieux a reçu un accueil favorable auprès d'un public attentif, mais qu'on peut déplorer les mésinterprétations qu'une lecture probablement trop hâtive a suscitées, même chez d'éminents penseurs.

De 1954 à 1985, F. Brunner enseigne l'histoire de la philosophie à l'Univer-

sité de Neuchâtel. A cette chaire s'ajoutera dès 1956 une charge de cours en langue française à l'Université de Berne. Scrutant «le conflit des tendances platoniciennes et aristotéliciennes au Moyen Age» dans sa leçon inaugurale, il explique les oppositions entre ces deux philosophies que les penseurs chrétiens intègrent à leurs doctrines, par les deux points de vue différents de leurs initiateurs: Platon cherche *la cause* des êtres de ce monde dans un ordre supérieur de réalité, l'intelligible, tandis que Aristote analyse *la structure* des êtres naturels tels qu'il les observe dans leur devenir (acte et puissance). Ces deux philosophes s'opposent tout en appartenant par leur intellectualisme à une même famille d'esprits. Quant à saint Thomas d'Aquin, il réalise un autre projet, celui de superposer le créationisme judéo-chrétien (la création du monde par Dieu) à l'hylémorphisme aristotélicien (l'acte de la forme organisant la matière). Cette leçon inaugure non seulement l'enseignement universitaire de F. Brunner, mais encore une des pratiques qu'il cultivera avec prédilection, la philosophie comparée. Elle s'appliquera entre autres à «la critique d'Ibn Gabirol par saint Thomas d'Aquin» (1965), à «Proclus et l'advaita: une comparaison» (1975), puis à «une comparaison entre le néoplatonisme et le viçishtadvaita» (1979), enfin entre «Maître Eckhart et Avicébron» (Ibn Gabirol) (1991). En 1969, il publie un choix de textes de Maître Eckhart traduits pour la première fois du latin en français; il les introduit par une analyse sobre et très décantée qui nous instruit aussi sur l'essentiel de ses propres intérêts intellectuels et spirituels. Car Maître Eckhart va si loin que «sa doctrine de l'absoluité divine permet de le rapprocher de l'ésotérisme musulman ou juif, du bouddhisme, du védânta non dualiste, du taoïsme. Cependant, ses voies d'approche demeurent chrétiennes, son Dieu est celui de la grâce chrétienne, sa mystique est trinitaire et saint Augustin est sa source principale». Ainsi, loin de s'installer dans une seule doctrine bien déterminée à partir de laquelle il serait tenté de dogmatiser, F. Brunner poursuit sa confrontation de points de vue différents en une recherche du meilleur d'entre eux, le plus approchant de la Réalité divine dont la transcendance créatrice assure l'inspiration immanente aux hommes. Dans cette persuasion et pour y répondre, il effectue une synergie de tous les pouvoirs de l'âme (raison, intuition de la foi, affectivité, volonté) qui s'emploie, entre autres, à surmonter les attitudes hostiles à l'union des dispositions rationnelles et religieuses de l'homme. Il voudrait rétablir aussi, si possible, les sciences actuelles dans une perspective plus générale qu'elles, capable de les fonder sur le Principe premier sans les priver de leur propre efficacité. Il a donc conscience d'une tension intérieure qui l'aiguillonne: faut-il étudier une doctrine philosophique selon l'historicité de sa vraie pensée ou dans l'éternité de sa pensée vraie? Comment rendre justice

aux sciences en évolution tout en relevant l'insuffisance de leur fondement actuel? De toute manière, il sait que les réflexions les plus poussées ne font que *renvoyer* à la Réalité qui les dépasse toutes par son irréductible transcendance. Il lui importe cependant de se laisser pénétrer et transformer par elle: elle n'est pas «extérieure» à nous, mais «plus intime à moi-même que moi» tout en demeurant «supérieure à la cime de mon âme» (saint Augustin). Or l'explicitation de la connaissance de l'Etre à la fois le plus transcendant et le plus immanent aux hommes s'est développée plus fortement chez les Anciens et les Médiévaux que chez les Modernes.

Il se trouve qu'ainsi F. Brunner est le premier en date en Suisse romande protestante à s'être spécialisé dans l'étude du Moyen Age latin, juif et arabe; qu'il est l'un de ceux – peu nombreux – à pratiquer une méthode de philosophie comparée qui s'étend non seulement à l'Occident et à l'Orient (à l'Inde surtout), mais qui les confronte de près en consultant les textes. Pour l'étude d'œuvres indiennes, il s'est initié au sanskrit et cet intérêt-là s'est trouvé renforcé par la présence de sa femme, mathématicienne devenue indianiste. Il a donc accédé au détail de plusieurs théories de l'Inde, épistémologiques et logiques autant que métaphysiques. Il en résulta quelques publications dont l'une sur «La logique selon *l'advaita*».

S'il a ranimé par sa percée intellectuelle des doctrines que bon nombre de penseurs contemporains respectent pourvu qu'elles restent ensevelies dans un passé à jamais révolu, il n'a pas négligé les philosophies caractéristiques des Temps modernes. Se partageant leur étude avec son collègue Philippe Muller, il a mis à son programme universitaire, pour le XXe siècle par exemple, Henri Bergson, Teilhard de Chardin, Arnold Reymond, Jean Nabert, René Le Senne, Louis Lavelle, Gabriel Marcel, Martial Gueroult, H.–G. Gadamer, Simone Weil, Paul Ricoeur, Pierre Thévenaz, A.–J. Ayer, J.–L. Austin, Jacques Derrida et Gilles Deleuze.

Conscient des risques auxquels s'expose un métaphysicien au long de sa recherche, F. Brunner a pris des précautions de méthode en observant avec rigueur la rationalité, en s'informant avec une précision soucieuse d'exactitude, en mettant son point de vue à l'épreuve du dialogue avec d'autres philosophes. Désireux donc d'entretenir un contact fréquent avec des hommes de notre temps et avec leurs pensées, il a discuté avec des collègues et des étudiants lors de cours et de conférences qu'il a donnés à Fribourg, Lausanne et Genève; à Tours, Poitiers et Paris; à Louvain, Montréal et Madras, ailleurs encore. Il a eu de nombreux échanges avec ses amis, en particulier avec J.-Claude Piguet, André de Muralt et, la veille même de sa mort, avec Jules Vuillemin dont il suivait l'enseignement à l'Université de Neuchâtel.

Il a participé aux réunions de la Société suisse de philosophie et il en a été le président de 1961 à 1963; aux congrès organisés par la Société romande de philosophie qu'il a présidée de 1966 à 1969; à ceux de l'Association des Sociétés de philosophie de langue française à la tête de laquelle il a siégé de 1970 à 1980, sans parler de son affiliation à l'Institut international de philosophie ni de ses voyages et séjours à l'étranger, surtout en Inde.

Si de bons esprits ont vu en lui avant tout un «érudit» ou un «conservateur» ou encore un «visionnaire», eh bien! pour cette fois-là ils se sont trompés. Il n'a cessé d'être un méditatif et un travailleur assidu. Dans son respect pour toutes les philosophies qu'il avait à interpréter, il se comparait volontiers au musicien exécutant dont la mission consiste à bien actualiser de géniales partitions, à les rendre présentes à son auditoire en servant leur compréhension.

De l'idée que chaque philosophie apporte un point de vue original sur l'univers, F. Brunner passe aisément à l'acceptation du pluralisme. Il n'abandonne pas cependant l'unicité du vrai qui est inépuisable. Il ne verse pas non plus dans le scepticisme. Car les raisons contraires et même contradictoires ne sont pas toutes équivalentes; il y en a de meilleures que d'autres et lui-même a trouvé dans le néoplatonisme les meilleures qui soient par leur proximité au vrai. En vertu de ses exigences propres, l'histoire de la philosophie est pour lui une des écoles de *tolérance* parmi les plus efficaces. Or, la tolérance est *essentielle aujourd'hui*, en un temps où les hommes s'entre-déchirent dans un déchaînement de violence que provoquent des esprits partisans aussi despotiques qu'égoïstes. Ainsi, dans l'irénisme qu'il a conquis, F. Brunner n'a cessé d'être plus qu'un transmetteur de culture, un authentique représentant – avec l'originalité de sa réflexion agissante – de la *philosophia perennis*.

Charles Gagnebin